



Hubert Hirrien, sj

3 questions à... notre aumônier Hubert Hirrien, sj

Que nous dire de votre expérience de prêtre dans la préparation au mariage ?

C'est profondément une joie et une belle responsabilité que d'être sollicité par un couple pour l'accompagner dans sa préparation au mariage. Et donc, aussi, d'en présider la célébration religieuse. Trois réflexions, parmi d'autres, me viennent à ce propos.

Tout d'abord, il convient de donner du temps au temps. C'est généralement sur une période d'un an qu'un couple organise la fête de son mariage. « Un an » permet de se rencontrer plusieurs fois, de vivre éventuellement un week-end dédié avec d'autres couples. Les centres spirituels jésuites en proposent, tout comme d'autres lieux. Avoir devant soi plusieurs mois, si possible une année, est un gage de qualité. Nous pourrions aller aux sources, faire mémoire de l'histoire de chacun et de celle du couple et regarder ensemble l'avenir. Comme premier « exercice », je demande ainsi à chacun(e) d'écrire comment il voit son couple au moment où ils fêteront leurs dix ans de mariage.

Ensuite, je rappelle volontiers que la conjugalité et la parentalité ont à être mises en dialogue. La conjugalité est fondatrice : elle est l'expérience première de l'altérité, cette différence homme/femme qui éclaire toutes les autres différences. A toutes les étapes de la vie du couple, la conjugalité est et doit rester première vis-à-vis de la parentalité. Même lorsque celle-ci sera accaparante et chronophage. Comme me le disait un couple, aujourd'hui parents de quatre enfants : « Nos enfants seront sous notre toit pendant 20 ou 25 ans. Notre couple, lui, a une espérance de vie de 60 ans ». Être un couple qui se donne du temps, même après l'arrivée du premier enfant est une condition d'épanouissement, et plus basiquement d'équilibre. Heureux, sages sont les couples qui confient leur(s) enfant(s) à des proches et se donnent un week-end pour eux par trimestre, 2 ou 3 jours une fois l'an. Ceci est bien sûr à adapter en fonction de l'âge et de la santé des enfants, tout comme des responsabilités professionnelles.

Enfin, le couple va se choisir des témoins pour le mariage civil et pour le mariage religieux. Ce sont généralement des amis de longue date. Je crois à la constitution d'une communauté des témoins. Ils ne se connaissent pas forcément tous entre eux. Aussi, j'invite les fiancés à ce que notre dernière rencontre avant le mariage soit en présence des témoins (et des éventuels conjoints de témoins). Les fiancés partageront, alors, à leurs témoins ce qu'ils ont vécu et découvert durant la préparation. Chaque témoin évoquera ce que cela représente pour lui, pour elle, d'être « témoin ». Ce sont, à chaque fois, des paroles profondes, enracinées, ouvertes. Enfin, les fiancés diront comment ils envisagent la célébration reli-



gieuse, les textes de la Bible, tel geste qui a du sens pour eux... Quelques mois auparavant, j'aurai aussi proposé aux fiancés de rencontrer un couple témoin plus âgé qui donne envie de « durer », de vivre le temps qui passe, non comme une menace, mais comme un trésor, comme une source.

Quelle peut être l'attitude d'un parent lorsqu'un de ses enfants lui annonce son divorce et, surtout, son souhait de se remarier ?

Essentiellement, l'accueil et l'écoute. Cela prend du temps et demande de créer les conditions d'une parole de qualité, qui donne (aussi) sa place aux larmes, aux colères, aux silences, tout comme à ce qui contribue à davantage de lumière et de vérité, dans une attitude humble, courageuse, non « donneuse de leçons ». Les deux parents sont-ils présents ? Ou un seul ? C'est fonction de la relation que chacun des parents entretient avec son enfant devenu adulte. Lorsque cela est possible, plusieurs rencontres, justement espacées, donneront à chacun – parent(s) et enfant adulte – de laisser produire son fruit à ce qu'il reçoit de l'autre et ce qu'il/elle dit de lui-même. Un frère, une sœur, un(e) ami(e) peuvent-ils être associés à ces dialogues ? Si le couple qui se sépare a des enfants, que leur dire ? Cela dépend, bien sûr, de leur âge. Le chemin est à trouver entre deux écueils : ne rien leur dire pour les « protéger » ou bien leur faire porter des choses qui reviennent seulement aux adultes.

La rencontre avec un(e) conseiller(ère) conjugale peut-être déterminante, salvatrice. Pour la personne qui envisage de divorcer. Comme aussi pour les parents de cette personne. Car dans une telle épreuve, tous sont atteints.

Qu'a apporté la publication de « La joie de l'amour » du Pape François, en mars 2016 ?

Pour la première fois, ce synode (assemblée d'évêques du monde entier et des personnes es qualité) s'est déroulé en deux sessions – octobre 2014 et 2015 –, donc espacées d'un an. Cela a permis à des groupes de se réunir plusieurs fois, à des théologiens de s'exprimer (ainsi du livre « 26 théologiens en débat »), à des journalistes d'investiguer plus sérieusement certains sujets...

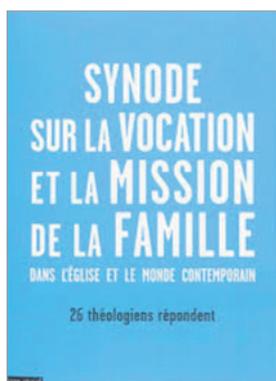
« La joie de l'amour » est un vrai encouragement pour tous ceux qui vivent l'aventure du couple et de la famille... cela fait beaucoup de monde ! A la suite des réflexions du synode, le pape François est bienveillant, encourageant et exigeant pour toutes les familles. Là où les paroisses font beaucoup, depuis longtemps, pour préparer des couples au mariage, le pape leur demande de soutenir aussi davantage les 1ères années du couple et de la famille (n° 217-229). Elles sont, bien sûr, décisives. Un nombre important de couples se détruisent alors. Le pape donne des conseils tout simples pour intégrer positivement le temps, ainsi « (il) est bon de se donner toujours un baiser le matin, se bénir toutes les nuits, attendre l'autre et le recevoir lorsqu'il arrive, faire des sorties ensemble, partager les



tâches domestiques », n° 226.

Le chapitre 8 donne des perspectives nouvelles: « Accompagner, discerner et intégrer la fragilité », n° 291-312. Le pape y aborde en particulier longuement la situation de baptisés qui ont vécu un divorce et fondé un nouveau couple. Il trace pour tous – couples, laïcs, prêtres et évêques – un chemin exigeant de responsabilité et de miséricorde. Le dialogue et le temps en sont des composantes essentielles. « L'Église n'est pas une douane, elle est la maison paternelle où il y a de la place pour chacun avec sa vie difficile. », n° 310. Le texte du pape, dans l'élan des deux sessions du synode, a déjà suscité des forces neuves pour l'accueil de tous, en particulier celles et ceux plus éprouvés dans leur vie de couple et de famille.

Lectures conseillées par notre aumônier



26 théologiens en débat... « Synode sur la vocation et la mission de la famille »,

Bayard, septembre 2015, 324 pages, 16,90 €

Une approche plus nuancée des situations familiales

Divorcés remariés, homosexualité, contraception, sens du mariage ou de l'Eucharistie : les points les plus brûlants sont abordés par les auteurs, qui

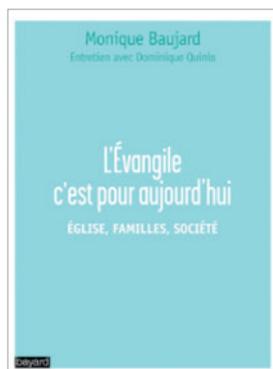
plaident pour une approche plus nuancée des situations familiales complexes.

D'autres sujets, moins médiatiques, font aussi l'objet de développements particulièrement intéressants. Ainsi, les biblistes déplorent un décalage entre le modèle familial plutôt idéalisé prôné par l'enseignement de l'Église, et la vision beaucoup plus réaliste qu'en donne l'Écriture – souvent un lieu d'épreuves, voire de situations transgressives, que Dieu transforme en voie de salut. D'où l'intérêt des pistes suggérées pour accompagner les familles qui vivent des situations de « désordre » ou de souffrance.

Cet effort, fait pour que l'expertise théologique s'accompagne de propositions concrètes, est l'un des points forts de l'ouvrage. Seul regret : les termes alambiqués de certaines contributions, qui en rendent la lecture parfois inconfortable pour le grand public. (site : lepelerin.com).

« L'Évangile, c'est pour aujourd'hui »,
Église, famille et société,
Monique Baujard, Bayard,
septembre 2015, 161 pages, 16 €

Monique Baujard a passé six ans à la tête du Service Famille et Société de la Conférence des évêques de France. Cette expérience au cœur de l'institution, elle l'a vécue comme



un regard ouvert sur le monde, une écoute attentive de notre société avec ses évolutions, ses tensions, sans lesquels il n'est pas possible de faire entendre la voix de l'Évangile.

Monique Baujard revient sur cette mission avec Dominique Quinio, dans un entretien sans concession, qui aborde aussi les « questions qui fâchent », la morale sexuelle, la diversité des modèles familiaux... Un entretien qui donne à comprendre en quoi le pape François lui laisse espérer les changements nécessaires au sein de cette Église qu'elle aime profondément. », octobre 2015.

« Le mariage, tout simplement »,
Xavier Lacroix,

Editions de l'atelier, 1999 (réédité depuis), 143 pages, 16 €

Le mariage... Comment accepter de lier sa vie, toute sa vie, à quelqu'un pour le meilleur et pour le pire ? L'amour ne suffit-il pas ? Le mariage à l'Église et à la mairie a-t-il vraiment une utilité ? Certains couples l'expriment ainsi : « Si on se marie parce que on s'aime pourquoi se marier ? Pourquoi se marier si c'est pour divorcer quelques années plus tard ? »

Marié, père de trois enfants, théologien auprès des responsables de la pastorale familiale, Xavier Lacroix parle d'expérience. Le voyage qu'il entreprend à travers LE MARIAGE... prend en compte les pratiques et les questions des couples d'aujourd'hui : ceux qui choisissent de cohabiter, ceux qui affrontent les crises, ceux qui s'interrogent sur la finalité du mariage.

Plutôt que de se contenter de fixer des normes rigides, l'auteur raconte l'histoire du mariage, la naissance des aspirations contemporaines, les chances et les risques d'une union fondée sur l'amour. Pour lui, le mariage est un formidable pari sur l'autre et sur Dieu : il n'enchaîne pas, il lie. Or le lien qui peut unir un homme et une femme est plus profond que l'amour et l'amour est lui-même plus fort que le sentiment.

Cette nouvelle édition revue et augmentée du Mariage... tout simplement, constitue un livre de référence pour tout couple désireux découvrir ou redécouvrir ce sacrement.





Vie étudiante et vie catholique, 3 questions à Loïc, un élève Icam engagé en pastorale

Julie Favre, Communication sites Icam Ouest

L'animation pastorale à l'Icam se concrétise par les "BDSpi", des organisations animées par les étudiants, avec l'accompagnement d'un collaborateur Icam. Rencontre avec Loïc Normand, ingénieur en apprentissage en dernière année à l'Icam Bretagne, membre du BDSpi, qu'il a présidé pendant deux ans.

Comment as-tu eu envie de rejoindre le BDSpi ?

J'avais déjà un parcours dans la communauté catholique: baptême, communion... A mon arrivée à l'Icam, j'étais intéressé par ce que l'aumônerie pouvait proposer, mais aussi par ce que je pouvais y apporter.

Quelles sont les activités proposées ?

Elles sont simples et variées. Nous proposons, par exemple, aux étudiants de se retrouver pour ciné-débats ou pendant le temps du déjeuner pour échanger sur des thèmes, ou avec des invités, lire un passage de la Bible, prier. Nous organisons aussi régulièrement des célébrations à l'occasion des moments forts de notre vie de chrétien et d'étudiant : pour la rentrée, pour Noël, pour Pâques, pour notre départ en Mission Internationale...

Nous avons la chance d'avoir le Centre Spirituel de Penboc'h à proximité, ce qui nous permet d'être plus particulièrement en lien avec des Jésuites, comme cela a été le cas avec Claude Philippe et aujourd'hui avec Jean Miller. Ces rencontres sont riches en émotions, elles nous questionnent sur notre vie... tant à l'école, qu'en entreprise ou dans la religion catholique.

Qu'est-ce qui t'a plus particulièrement marqué dans cette expérience ?

Quand je suis entré à l'Icam, il n'y avait pas de salle pour le BDSpi – alors que c'était le cas pour le BDE (Bureau des élèves) par exemple. Nous avons formulé cette demande auprès du directeur et nous l'avons obtenue. Ce moment a été vraiment important, ça a été un nouveau départ d'avoir un lieu dédié qui incarne la vie spirituelle sur le campus. Cela témoigne de la reconnaissance de l'Icam pour notre activité, qui nous permet de vivre notre foi dans l'école.

Je retiens aussi les Inter-BDSpi, rencontres annuelles des étudiants des BDSpi de tous les sites. Ce sont des moments très forts pour partager, échanger entre chrétiens de tous les sites. Même si en première et deuxième année, ce n'est pas toujours facile de se libérer, c'est à coup sûr quelque chose à ne pas manquer dans sa scolarité ! C'est un point très important pour moi ! Cela élargit le champ de vision et le champ des possibles !

La spiritualité est-elle importante à l'Icam ?

On trouvera toujours une oreille attentive au BDSpi et chez les professeurs de l'Icam. Les relations humaines sont importantes ici, la dimension spirituelle et catholique est présente et crée un lien entre les étudiants, qu'ils soient catholiques ou pas. Cette relation est encore plus forte avec l'enseignante qui nous accompagne : ici, c'est Mme Mottais qui m'a beaucoup suivi et motivé, tant en paroles qu'en prière.

Il y aura toujours des personnes hostiles aux croyants, mais il y aura toujours des personnes bienveillantes à l'Icam. J'ai trouvé à l'Icam un lieu où faire grandir ma foi.

Ingénieur chrétien demain, tu y penses ?

Vivre la foi en tant qu'ingénieur, ce n'est pas un souci pour moi mais on n'en discute pas vraiment au sein du BDSpi, car cela n'intéresse pas forcément toutes les promos. Nous sommes dans le moment présent. Cependant, ce pourrait être très intéressant de faire intervenir un ingénieur (Icam de préférence !) chrétien au BDSpi, nous pourrions y associer les Jésuites de Penboc'h, qui nous apporteraient leur recul.

Penboc'h : un Centre spirituel jésuite destiné à l'entreprise

Jean-Brice Bigourdan, Directeur

Le Centre Penboc'h est en plein renouveau. Sa stratégie (osons le mot pour un Centre spirituel !) a été redéfinie et élargie par de nouvelles orientations.

Pour ceux qui ne connaissent pas ce lieu, Penboc'h est un site exceptionnel dans un écrin de verdure face au Golfe du Morbihan, à deux pas de Vannes.

Propice au silence et à la méditation, Penboc'h est un lieu privilégié de pose et de rencontres pour dirigeants et salariés qui ont besoin de prendre de la hauteur par rapport à leur quotidien. Découvrons.



Nouvelles orientations du Centre: une audace indispensable

Le projet : en 2015, la Compagnie de Jésus, en collaboration étroite avec l'ensemble des parties prenantes (amis de Penboc'h, entreprises, associations, diocèses ...), a dessiné de nouvelles orientations pour



le Centre avec une attention particulière d'accueillir les acteurs du monde économique et politique. Des propositions autour du leadership mais aussi du burn-out ou de l'orientation professionnelle ont ainsi vu le jour. Elles répondent avec un succès grandissant aux besoins des personnes concernées.

Cela a été l'occasion de renforcer nos liens avec l'Icam de l'ouest. Nous accueillons régulièrement les étudiants des 3 sites et nous intervenons réciproquement les uns chez les autres !

Un deuxième axe prioritaire est d'être attentif aux personnes qui vivent une expérience de pauvreté, de fragilité, qu'elle soit d'origine, physique, professionnelle, familiale... Comme y invite le pape François, le Centre s'ouvre ainsi à un public plus large et diversifié, croyants ou non.

Notre vocation est d'accompagner les hommes et les femmes sur leur chemin de vie et de foi dans les réalités d'aujourd'hui, en utilisant les « outils » de la spiritualité ignatienne : relecture, discernement, aide à la décision.

Nous sommes au cœur de rencontres improbables qui renforcent l'esprit de fraternité et d'ouverture, ce qui fait la joie de notre quotidien et de notre mission !

Les équipes : pour mettre en « musique » cette feuille de route, il faut des hommes et des femmes, et là aussi, les décisions ont été audacieuses :

- Tout d'abord, 3 nouveaux membres sont entrés au Conseil d'administration pour soutenir ce projet : l'Icam de Vannes, pour sa connaissance du monde professionnel, le diocèse de Vannes pour la connexion avec le terrain local et la CVX (Communauté de Vie Chrétienne).
- La direction a été confiée à un laïc, ancien chef d'entreprise que je suis.
- Et la communauté vivant sur place est désormais une communauté mixte composée de 2 jésuites, 1 religieuse et 2 laïcs. Elle

anime les différentes propositions et est au service du Centre.

Les 10 salariés du Centre sont, quant à eux, totalement impliqués et mobilisés dans ce nouveau projet devenu porteur de sens.

Nous disons souvent que Penboc'h est un centre de recherche pour l'Eglise de demain. Il faut inventer l'avenir. Nous sommes en chemin...

Un programme de rénovation ambitieux

Les travaux : pour servir ce nouvel élan, et après une période « test » prometteuse, il devenait indispensable de rénover l'intégralité des bâtiments usés par 150 ans d'exploitation. Le coût global de l'opération est de 8M€.

L'ensemble des 2600 m² a donc été repensé afin de proposer des espaces fonctionnels, confortables, écologiques (récupération des eaux de pluie pour les toilettes, isolation, chantier à bilan carbone zéro, ...), et, bien sûr, accessibles aux personnes à mobilité réduite (chambres PMR et ascenseurs pour l'accession aux étages).

Les bâtiments ont donc été désossés, certains ont été démolis pour être reconstruits. C'est un chantier colossal !

La réouverture du Centre est prévue au 1er janvier prochain. En attendant, nous sommes opérationnels à Sainte Anne d'Auray où nous avons trouvé un lieu merveilleux pour continuer notre activité.

Le financement : pour financer cet ambitieux programme, des partenariats ont été proposés ainsi que des appels aux dons fiscalement déductibles pour les entreprises ou les particuliers.

Le projet est soutenu par la Fondation du Patrimoine et l'architecte des bâtiments de France.

Si vous désirez nous aider et soutenir le projet, vous êtes les bienvenus ! Rendez-vous sur le site de Penboc'h.

Voilà ce qui se vit à Penboc'h, dans cette petite entreprise pas tout à fait comme les autres. En cousins Ignatiens, vous y êtes chez vous, soyez les bienvenus !



Penboc'h en quelques chiffres :

- 40 chambres ■ 1 salle de conférence de 90 places
- 6 salles de réunion ■ Une chapelle de 200 places
- 3 oratoires ■ Un parc de 4 hectares
- 11 000 nuitées ■ 23 000 repas

Et une croissance de la fréquentation de 25% sur les 3 dernières années d'exploitation et un taux d'occupation de plus de 70%. Nous contacter pour vous accueillir ou nous aider au financement :

www.penboch.fr - Tél. 02 97 44 00 19

Le travail, un bien commun à protéger

Marcel Rémon, sj, dirige le Centre de recherche et d'action sociales qui publie la « Revue Projet ».



Certains rêvent d'un monde où les robots et l'intelligence artificielle auraient mis fin au travail. D'autres annoncent l'effondrement de nos sociétés productivistes, sous la pression des changements climatiques et de l'épuisement des ressources. D'après le Global footprint network, il faudrait aujourd'hui 1,7 planète Terre pour subvenir à notre mode de vie actuel. Des centaines de millions d'emplois dépendent fortement de l'environnement : en 2014, l'Organisation internationale du travail (OIT) parlait d'1,2 milliard d'emplois concernés, soit 40 % de l'emploi mondial. Dans une économie mondialisée, qui dépend fortement de la planète mais la détruit de plus en plus vite, penser le travail engage à penser notre rapport à la nature. Car défendre le travail – décent s'entend – et défendre la planète relèvent d'un même combat.

Depuis plusieurs années, le Centre de recherche et d'action sociales (Ceras) approfondit le lien entre transition écologique et justice sociale¹. En mai 2019, à l'occasion du centenaire de l'OIT, il organise un colloque international à l'Unesco : « Quel travail pour une transition écologique solidaire ? », issu d'une recherche-action de deux ans².

Ceux qui sont exclus du travail en témoignent : au-delà des revenus qu'on en tire, le travail est essentiel pour trouver sa place dans la société. « Je travaille, donc j'existe ? » (déc. 2017), premier volet du triptyque que la Revue Projet consacre au travail, soulignait cette centralité du travail dans nos vies. Comment, dès lors, repenser notre système pour que chacun y ait sa place, quand le plein-emploi n'est plus assuré ? « Ceci n'est pas un numéro sur la chaussure » (oct. 2018) analysait la question de la valeur : à quoi notre économie donne-t-elle de la valeur (à la marque ? à la matière première ? au travail humain ?), dans un contexte mondialisé où les chaînes de production s'allongent de plus en plus ?

Les travailleurs les plus vulnérables sont de véritables sentinelles de l'état de l'humanité et de la planète. Victimes d'une double peine sociale et écologique, ils vivent dans leur chair les souffrances de notre temps, à l'image des petits paysans philippins, pris en tenaille entre le marché mondial des matières premières et des événements

climatiques extrêmes. Ce n'est pas le mythe de la théorie du ruissellement qui devrait guider nos économies, mais plutôt le phénomène de la capillarité. À l'instar de la manière dont la sève alimente les arbres, notre système devrait se nourrir de ce qui vit dans ses racines.

Ainsi, pour imaginer ce que doit être un travail digne de l'humanité et de la planète, le Ceras s'appuie sur des expériences concrètes de nos partenaires internationaux, aux Philippines, en Argentine ou au Brésil, et les met en dialogue avec les réflexions des milieux universitaires, associatifs ou privés pour ouvrir quelques pistes permettant de penser un avenir désirable du travail, considéré comme bien commun à protéger.

Il en ressort qu'un travail digne procure joie et fierté à son auteur et se met au service du bien commun de toutes les créatures. Cela nécessite du temps, de la peine et de la gratuité, à l'opposé d'une recherche insatiable de profit. Cela requiert un cadre juridique protecteur, des conventions collectives, un management participatif, une responsabilité sociale et environnementale tout au long de la chaîne de production, une reconnaissance pécuniaire juste permettant une vie familiale et sociale, un engagement collectif à protéger la planète et à respecter la temporalité de chaque écosystème. Dans cette relation de soin et d'unité avec tout ce qui existe, la sobriété jaillit d'elle-même et doit être considérée comme une vertu par tous les acteurs économiques. Car elle est indispensable pour permettre un travail digne de l'humanité et de la Terre.

1 • Le Ceras a organisé en 2013 un colloque sur le thème « Transition énergétique, un piège pour les pauvres ? », en 2017, un autre sur le thème « Inégalités, un défi écologique ? ».

2 • Elle s'inscrit dans le projet « The futur of work, labour after Laudato sí' » qui vise à contribuer au centenaire de l'Organisation internationale du travail (OIT).

Vivre ensemble la conversion écologique

Xavier de Bénazé, sj

Le Campus de la Transition de Forges propose un mode nouveau de formation de qualité, à la hauteur des enjeux écologiques, en s'appuyant sur une pédagogie qui implique la tête, mais aussi les mains : afin de toucher les cœurs !

Un projet, un collectif et un lieu

Le projet « Campus de la Transition » propose des formations pour répondre réellement aux défis du monde d'aujourd'hui, avec ses crises écologiques et sociales. Ce projet est animé par deux convictions profondes :

- Les changements nécessaires sont systémiques et demandent de modifier en profondeur notre vision du monde, tant du point de vue intellectuel qu'éthique.
- La voie d'une transition écologique et sociale, souhaitée par tous, demande que chacun adopte un mode de vie simple et cohérent. Ce Campus est un collectif formé d'universitaires, d'étudiants, de

cadres et d'écologistes militants qui proposent un nouveau mode de formation à la hauteur des enjeux systémiques. Des cadres de multinationales, pris en tenaille entre grands discours d'affichage et objectifs opérationnels court-termistes, se sont joints à ces universitaires pour inventer une nouvelle pédagogie. Enfin, à partir de l'expérience acquise pendant plus de quarante ans dans le monde alternatif et écologique, le Mouvement des Colibris s'est associé à cette réflexion.

Ainsi, le collectif se met en route depuis qu'un lieu est mis à sa disposition : le château de Forges. Ce domaine de douze hectares (et son château du XVIIIe siècle), donné en 1949 aux sœurs de l'Assomption, a hébergé, jusqu'en 2016, un établissement d'enseignement général, un collège lycée horticole et un centre d'apprentissage aux métiers du cheval. Mais, en juin 2016, mises à part les activités équestres qui sont restées sur six hectares, l'établissement a fermé. En 2018, les sœurs ont proposé le domaine au collectif du Campus de la Transition. Cette étape fut décisive car, avec ce lieu, apparaissait une terre

concrète où faire germer le projet du Campus depuis janvier 2018. Après à peine un an d'existence, il est possible de percevoir trois premiers bourgeons.

Un désir de conversion réel et durable

« Convertissez-vous et croyez à l'Évangile ». Les chrétiens sont habitués à cet appel qui résonne à chaque début de carême et qui va de pair avec l'imposition des cendres, rappel de notre humilité: poussière, nous retournerons à la poussière, terrestres, nous retournerons à la terre. Pourtant cet appel à la conversion se réduit parfois à un petit effort d'ascèse qui s'arrête dès Pâques. La conversion risque alors d'être superficielle et temporaire.

Or, il est remarquable de noter le désir qui habite ceux qui passent au Campus depuis juillet 2018. Venus d'horizons culturels et sociaux différents, inscrits dans une tradition religieuse ou non, ils ont une réelle envie de « changer de vie ». Certains sont déjà en route depuis longtemps. D'autres débutent à peine leur chemin de vie et ne savent pas trop par où commencer, ni comment faire le premier pas. Tous viennent au Campus et portent une même question: « Comment faire? ».

Cette question, portée par un fort désir de conversion, fera peut-être écho à notre mémoire biblique, en évoquant la scène des foules venant trouver Jean le Baptiste (Lc 3,7-14): « Que devons-nous donc faire? » Et Jean de répondre en appelant à la justice et au partage: « Celui qui a deux vêtements, qu'il partage avec celui qui n'en a pas; et celui qui a de quoi manger, qu'il fasse de même! ».

Bien que trop tôt pour tracer un « itinéraire type » de la conversion écologique, il existe le réel désir de changer de mode de vie et pas seulement pour un temps donné. Comme le disent les étudiants du Manifeste pour un réveil écologique: « Nous sommes conscients que cela impliquera un changement de nos modes de vie, car cela est nécessaire: il est grand temps de prendre les mesures qui s'imposent et de cesser de vivre au-dessus de nos moyens, à crédit sur les ressources de la planète, des autres peuples et des générations futures »...

La rencontre soutient la conversion

Pourquoi un ancien cadre de multinationale pétrolière vient-il perdre de précieux jours de vacances à enlever du papier peint dans un sombre couloir? Pourquoi une étudiante asiatique vient-elle passer ses derniers jours en France à manipuler le pinceau dans une chambre qu'elle n'occupera jamais? Pourquoi un jeune artiste vient-il faire le ménage de futures salles de cours sous un temps pluvieux, plutôt que travailler son examen du permis de conduire? Une première réponse est de dire qu'ils sont tous les trois désireux d'un nouveau mode de vie, d'une réelle conversion écologique. Mais, alors, pourquoi faire tout ce chemin pour exécuter des tâches qui ne sont pas spécifiquement écologiques? La réponse est à chercher du côté de la dimension collective du projet et de la possibilité de rencontrer en route d'autres personnes.

La rencontre, tout d'abord.

Peindre un mur ou repiquer des navets au potager sont des activités manuelles qui laissent le temps et l'esprit disponibles à la conversation avec d'autres travailleurs bénévoles. La parole peut ainsi s'échanger tranquillement dans le concret. Celle qui maîtrise, déjà, depuis des années, un mode de vie « zéro déchet » peut partager son expérience avec celui qui vient juste de réaliser l'urgence de la conversion écologique. Celui qui connaît la géopolitique des ressources énergétiques peut en dresser les grandes lignes à celle qui épluche les patates avec lui. Ces rencontres permettent à chacun de réaliser qu'il n'est pas seul et, de nourrir ses réflexions et ses imaginaires.



La dimension collective apparaît ainsi sous deux formes. La première est que chacun peut percevoir faire partie d'un mouvement plus large que soi-même. L'étudiante thaïlandaise rencontre un réfugié éthiopien dans un chantier, sous la houlette d'une ingénieure française. Chacun part d'une culture et d'une sensibilité personnelles à l'écologie intégrale. Mais ce projet pourrait paraître très lointain. Or, c'est ici que la deuxième forme collective apparaît grâce au Campus, « projet – collectif – lieu ». Le lieu permet à toutes les personnes présentes à Forges de s'inscrire pour un temps dans le collectif qui porte l'aventure et de participer au projet commun. La dimension collective « forgeoise » permet à chacun d'expérimenter la dimension collective plus globale d'une Humanité habitant « la maison commune », chère au pape François.

Au cœur de l'expérience de foi chrétienne

Venir au Campus, c'est vivre en présence de personnes qui ont librement engagé leurs histoires dans une dynamique de conversion profonde et réelle de leur vie, au quotidien. Pour celles et ceux qui viennent en tant que « chrétien », l'expérience de conversion écologique entre, bien sûr, en dialogue avec toute la richesse de la foi chrétienne. Mais il est deux points fondamentaux qui viennent être interrogés en particulier: la foi en la Résurrection du Crucifié et la foi en Dieu fait homme, autrement dit l'Incarnation.

Foi en l'Incarnation, d'abord. Avoir foi en Dieu n'est plus une évidence pour beaucoup, dans nos sociétés occidentales. Mais, aujourd'hui, même la foi en l'homme tangué face aux scénarios d'effondrement qui pointent à l'horizon. Les chrétiens sont donc doublement convoqués à rendre compte de leur foi en l'Incarnation, en Jésus Christ Homme Dieu d'où découle leur foi en Dieu et en l'homme. L'expérience vécue au Campus permet de nourrir cette foi. Le chrétien devra aussi témoigner de façon concrète et vitale de sa foi en la résurrection du Crucifié et de l'espérance qui en découle. Alors que notre maison commune semble bien s'effondrer par pans entiers dans la nuit de « l'insatiable voracité [qui] traverse l'histoire humaine »(1), le désespoir guette beaucoup de ses habitants. L'invitation de saint Pierre à « rendre raison de l'espérance qui est en vous [...] avec douceur et respect » (1 P 3,15-16) est donc toujours d'actualité. Mais elle ne peut être seulement théorique. Il lui faut s'incarner.

En guise de conclusion temporaire...

Je pense qu'il n'est pas trop tard pour coconstruire un futur souhaitable où l'argent n'est plus la seule valeur. Le projet du Campus s'est construit comme une réponse éducative pour passer de ce sentiment de désorientation à un espoir bien vivant. Dans ce passage, deux éléments apparaissent majeurs chez celles et ceux qui viennent participer à l'aventure: un réel désir de changer de mode de vie qui se trouve dans l'expérience collective et un lieu où grandir et se nourrir. La route vers une conversion écologique intégrale est cependant encore longue, alors laissons notre « conclusion » à l'appel joyeux du pape François: « Marchons en chantant! Que nos luttes et notre préoccupation pour cette planète ne nous enlèvent pas la joie de l'espérance ».